

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Histoire vraie : page de vie / F. C

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 37-44

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Histoire vraie

Un beau dimanche de Pentecôte, Bernard adhéra pour toujours à la foi catholique. Il recevait un baptême conditionnel (pour le cas où celui, reçu dans son enfance de la part d'un pasteur protestant, n'eût pas été valide). Cela se passait dans une grande chapelle d'un collège de garçons, au bord de la Méditerranée. Leurs chants vigoureux et un peu aigus, comme les cloches de ce pays et le cri de ses martinets, éveillaient en Bernard une intense émotion. Dans l'assemblée, sa jeune femme, née dans cette Eglise catholique, rendait grâces à Dieu, à qui, en vérité, « rien n'est impossible » ! Elle avait épousé Bernard un an plus tôt. Rien alors ne l'autorisait à rêver d'un tel jour.

Dix ans auparavant, Bernard n'avait pas encore vingt ans quand, en peu de jours de clinique, sa mère mourut d'une opération assez banale. Depuis très jeune, il vivait seul avec elle : son père était mort trop tôt ; aucun autre enfant n'avait été donné à cette jeune mère.

Elevé dans la douce et intelligente sollicitude de cette veuve à peine mariée, — voici Bernard soudain seul, aux portes de la vie : — Gai, sensible, assez profond à ses heures, courageux aussi, il est toutefois mal entraîné à la lutte des hommes. Il avait éprouvé quelque penchant pour une cousine un peu plus âgée que lui : pour ce jeune timide, elle avait été, à cet âge « la jeune fille », facilitée par les liens familiaux. Esseulé par son deuil, il se rapprocha d'elle, présence féminine ; elle-même sembla se rapprocher de lui : pitié ?, sympathie ?, affection ?, — ou de tout un peu ? !

Par un concours de circonstances, cette jeune fille, fruit d'un ménage brisé, rencontra quelques adeptes assez attirants d'une petite secte. Flairant bientôt l'insolite, Bernard s'enquit. Il n'eut pas de peine à recevoir de sa cousine les lectures qui l'avaient elle-même convaincue. Elles levèrent dans l'âme du jeune homme, sous la double rosée de leur intérêt évident et de l'identité de celle qui les lui procurait.

De quoi traitaient ces lectures ? — Elles traitaient de métaphysique et de doctrines religieuses traditionnelles, hindoue en particulier. Leur auteur s'y connaissait apparemment fort bien, et s'arrêtait toujours sur le seuil d'un ésotérisme qu'il laissait entendre avoir lui-même pénétré. Il ressortait de tout cela que la réalisation, par l'homme, de la divinité qu'à son insu il porte en lui est l'unique chose nécessaire, dans la vie humaine ; que cette réalisation peut progresser selon certains cheminements précis et connus, sous la direction de « maîtres » expérimentés ; et que les rites religieux, loin d'être des simagrées pour naïfs infantiles, sont bel et bien des véhicules efficaces dans la voie vers Dieu. De plus, l'homme, et son devenir, surgissait comme l'élément central d'une cosmologie dont il ne devait être séparé.

Voilà l'intelligence de Bernard captée : durant sa formation religieuse (protestante, à l'Ecole du Dimanche), et jusqu'à sa Confirmation, jamais Bernard n'avait ouï rien de semblable ! Il n'avait guère entendu parler que du Bon Jésus, de l'Eternel, de la foi transporteuse de montagnes, et des vertus qu'il convient d'exercer à la suite du Samaritain et des autres... Bien peu, en vérité, pour nourrir l'intelligence et l'entraîner vers la Lumière ! — Or Bernard était plongé dans de difficiles études universitaires, — et les disciplines classiques, depuis l'âge de dix ans, avaient dressé son cerveau à l'analyse, à la critique et à la synthèse...

Le jeune homme mordit donc à pleines dents au fruit savoureux qui fleurait Dieu et ses dimensions infinies. Cela le conduisit devant la porte assez mystérieuse d'une secte. Derrière cette porte, lui avait-il été confié, siégeait un de ces « maîtres spirituels », éminente faveur de la miséricorde divine. Il franchit le seuil, puis, au prix de quelques méandres, pénétra à l'intérieur. Il devint vite conscient d'avoir eu le privilège de rencontrer une élite ; apte à la connaissance métaphysique, cette

« élite » bénéficiait d'une initiation ésotérique reçue d'un maître-et-guide qui la conduisait sur la voie royale de l'union à Dieu.

Après une période d'épreuve, Bernard reçut la faveur insigne d'être, un soir, mis en présence du « maître », entouré de quelques disciples. Un peu plus tard, en une fin d'après-midi, le « maître » se trouvait, au dire de tous, en état d'union avec la divinité ; à son retour sur terre, il conféra la mystérieuse initiation à Bernard. Dès lors, celui-ci pouvait progresser sur la voie de l'union, — et il s'y efforcera avec ferveur.

Quelle était cette voie ?

- Pratiquer le rituel et se conformer aux lois morales d'une des « grandes religions révélées » (islam, hindouisme, bouddhisme, judaïsme, éventuellement christianisme) ; et avoir reçu l'initiation correspondante.
- Exercer la méditation, accompagnée de la répétition d'un nom divin ou d'une formule de foi.
- Suivre surtout les directives du « maître » ; l'imiter au mieux en toutes choses, lui obéir en toutes choses, s'ouvrir à lui en toutes choses : le degré d'union à la divinité auquel il avait atteint ne lui conférait-il pas un jugement inégalable sur toutes choses ?...

Selon cette perspective, les grandes religions révélées sont transcendalement une. Chacune mène au soleil divin, telles des échelles au faîte du clocher. Selon les circonstances, l'homme peut être amené à suivre l'une plutôt que l'autre ; mais il doit éviter de passer de l'une à l'autre, car chacune détient sa « logique interne ». Il arrive toutefois qu'une « échelle » soit devenue peu sûre : avec l'usure du temps, ses fidèles ont perdu de vue sa finalité, et se sont peu à peu contentés des premiers échelons, laissant se détériorer les supérieurs. Ainsi de l'Eglise catholique, — aux yeux du « maître ». — Que ceux donc qui aspirent au faîte passent, s'ils en sont capables, à une échelle intacte ! (Ce qui se produit en entrant dans la secte.)

D'origine chrétienne pour la plupart (catholique ou protestante), mais juive ou anglicane aussi, les adeptes ont tous adopté la « religion » (l'« échelle ») embrassée par le « maître ».

Autour de lui tournent cependant quelques rares satellites catholiques. Ils sont en général entrés dans l'Eglise, poussés par lui, — et assurés par sa lumière directrice. Lorsqu'ils l'avaient naguère consulté, celui-ci les avait perçus trop peu robustes pour affronter l'isolement social d'une religion étrangère. Pour eux, la voie catholique aura donc été la bonne, pourvu qu'ils s'abreuvent sans relâche à la source magistrale, qui obvierez aux insuffisances de cette voie.

Bernard, lui, avait eu le privilège d'être accueilli au sein même de la secte ; bien plus, dans le cercle des intimes du « maître ». Bien ingrat se fût-il montré s'il n'avait suivi sans condition ce guide sublime. (A son âge, de quels critères eût d'ailleurs pu disposer Bernard, pour soupeser, et pour juger ?).

L'accueil de la secte était retenu et affable. Entre eux, les adeptes pratiquaient une courtoisie feutrée et des regards entendus. Ils se réunissaient volontiers pour prier et pour manger ensemble, et pour entendre la parole du maître. Ils concouraient dans la louange de ce dernier et dans la relation de ses propos. Tandis que la société en dehors de la leur, combien ils la ressentaient opaque, bornée, mécréante, sentimentale et matérialiste ! De telle sorte que chacun d'eux n'entretenait avec le monde environnant que les relations strictement nécessaires. C'était d'ailleurs dans la droite ligne des directives du maître, qui faisait en sorte que ses adeptes soient aussi coupés que possible de leur milieu ambiant.

Qui donc était ce maître ?

Il disait de lui-même être né de parents européens et catholiques ; avoir de bonne heure cherché hors de l'Eglise ce qu'il n'y trouvait pas ; après quelques voyages et rencontres, avoir découvert un mystique

oriental (non-chrétien) de grand renom ; avoir reçu de lui une initiation ésotérique, — puis à la mort de celui-ci, avoir spirituellement éprouvé la transmission en sa faveur des grâces et des pouvoirs de la chaîne initiatique à laquelle ce mystique appartenait. Dès lors, il devint le « maître » d'amis et d'admirateurs, auxquels il transférait à son tour l'initiation reçue. Au cours des ans, ce groupe s'amplifia un peu. En faisaient partie, en majorité, des gens d'une situation sociale aisée. Ils entretenaient, par leurs oboles régulières, l'existence matérielle du « maître », et, sans doute aussi, par leur profonde vénération, la conscience qu'il pouvait avoir de sa propre transcendance.

Une barbe noire et carrée sous un grand nez aquilin, des gestes larges, et d'amples vêtements orientaux lui conféraient une allure patriarcale rare dans nos contrées, et assez impressionnante dans le cadre de sa demeure. Dans le monde alentours, en revanche, il attirait l'attention par sa gaucherie et sa raideur ; il semblait pris de panique dans certaines circonstances : comme s'il craignait alors de se voir tout soudain dépouillé par autrui de sa dignité.

Dans sa propre demeure, comme dans une pièce au moins de celles de la plupart de ses adeptes, la décoration était à l'orientale, et les réunions portaient vêtements de même style. Car, enseignait-il, les formes ont leur importance, en tant que vectrices d'esprit. Il présidait à des réunions régulières, auxquelles on était invité à assister ; il y prodiguait enseignement, commentaires et influence bénéfique. Il lui arrivait aussi de s'engager fort loin : jusqu'à assumer, telle fois, la responsabilité de l'éventuel suicide envisagé d'une personne en relation avec la secte ; jusqu'à s'affirmer soi-même, telle autre fois, comme le sang régénéré du Christ. Plus couramment, il relevait volontiers, devant quelques-uns, la médiocrité ou l'erreur d'un absent. Il portait des jugements destructeurs, ou bien condescendants, sur l'entourage familial de ses disciples. Il savait convaincre d'absurdité un tel, en glissant du plan physique au plan métaphysique (par exemple : « Ne soyez pas prisonnier de la matière ! » — puis : « Vous êtes un rêveur... Soyez donc réaliste et concret ! »). Il déléguait certains pouvoirs à quelques « dignitaires », et aussi à sa femme, de vingt ans sa cadette, dont il usait d'ailleurs, envers certains, d'une façon un peu ambiguë.

Bernard se sentait privilégié d'être admis dans le petit cercle de ses proches, à bénéficier de son rayonnement direct. Il vivait dans l'assurance paisible de qui se sent cautionné, — mais il craignait aussi de se montrer indigne et d'offusquer le maître. De telle sorte que toute objection qu'il eût pu sentir germer en lui était aussitôt anéantie par la certitude qu'elle relevait de sa seule obscurité et de sa bêtise à lui... Ceux qui le rencontraient et l'avaient naguère connu s'inquiétaient de son visage maigre et pâle, un peu marbré parfois, — de ses allures bizarres, et de son opacité à l'égard de toute marque d'intérêt ou d'affection. — « Se drogue-t-il ? — On ne peut rien pour lui ! »...

Dix ans avaient passé. Les études de Bernard étaient terminées. Son activité professionnelle avait commencé, et avait occasionné quelques voyages d'études. Au cours de l'un d'eux, Bernard rencontra une jeune fille. Belle, intelligente, perspicace, elle était une Catholique fervente autant qu'instruite. A cause de leur situation réciproque, épreuves et difficultés se multiplièrent d'emblée, — mais chacun d'eux savait que sans l'autre, la vie, à l'avenir, ne pourrait se concevoir. Si, du côté de l'Eglise, la dispense adéquate pour le mariage fut obtenue après quelques délais, — du côté de la secte ce fut une autre histoire.

Informé sans délai par Bernard des mouvements de son cœur (comme il convenait que ce le fût de la part d'un bon disciple), le « maître » avait d'abord paru approuver le projet. Il avait vu la jeune fille, qui était venue dans sa région, au cours d'un bref voyage ; et elle lui avait plu. — Mais un jour, Bernard demanda respectueusement au « maître » s'il lui concéderait d'entrer dans l'Eglise catholique : cette autorisation n'avait-elle pas un précédent ou deux, dans l'histoire de la secte ? — Bernard n'était-il pas né chrétien ? — et l'important n'était-il pas d'abord de rester fidèle aux directives du maître ? — Ce fut l'orage. Non seulement s'écroulait la perspective sans doute caressée de voir venir une nouvelle disciple, — mais encore, n'apercevait-on pas déjà l'influence corrosive de la jeune fille sur Bernard ? — Or, parmi les

donateurs d'oboles pour l'entretien du maître, Bernard était en premières places.

Pour détourner Bernard de ce mariage, le maître usa de tous les registres : affectueux conseils, sévères mises en garde, jugements aussi légers que définitifs sur la jeune fille, manœuvres par amis interposés : de quoi, en vérité, ébranler Bernard, en l'absence lointaine de la jeune fille repartie dans sa famille. Bernard fut sur le point de lâcher prise. — « Le maître, n'est-ce pas ? ne se trompe jamais ! », lui avait-on rappelé.

Malgré tout, Bernard eut l'audace de rejoindre la jeune fille. Puis, là-bas, libéré des multiples pressions, il l'épousa.

Ce n'était pas une rupture avec le « maître ». Ce dernier ne lui avait, en effet, pas *interdit* le mariage : il le lui avait *déconseillé* (confiant, peut-être, dans le poids de ce conseil sur la conscience de Bernard : le « conseil voulu par Dieu » !). Or, Bernard avait utilisé cette distinction pour agir...

Cependant, Bernard, une fois marié, ne cessa encore de se demander s'il n'avait pas procédé sous la poussée de la passion humaine, contre la volonté divine. Durant des mois, il en souffrit beaucoup, — et sa jeune femme aussi. Rentré avec elle au pays, il subit d'emblée de nouvelles intrigues. Combien de manœuvres pour mener à sa ruine le jeune foyer ! : lettres personnelles au mari, convocation de lui seul auprès du « maître », interventions privées de la femme de celui-ci ; envois de messages, de recommandations et de rappels ; visites téléguidées ! Pour échapper à tout cela, le jeune ménage avait choisi de fuir son domicile le plus souvent possible ! — Cela dura plusieurs mois. — L'opposition alla si loin, dans ses méthodes, qu'elle entrouvrit un œil de Bernard. — L'autre œil suivit bientôt !

N'avait-il pas, quelques mois auparavant, adressé une courte prière à la Vierge Marie, en passant devant une petite statue de Notre-Dame de Fatima ? — Et donc, soudain, au cours d'une de ses nuits d'insomnie, Bernard perçut avec évidence qu'en demandant à l'Eglise de le recevoir, il ne serait nullement infidèle à Dieu, mais simplement qu'ainsi il accepterait enfin le don de Dieu : le Verbe incarné.

Cette fois, sans plus demander d'autorisation au « maître », Bernard lui communiqua par écrit, — avec respect et fermeté, — sa décision de quitter cette communauté, et d'entrer dans l'Eglise.

Depuis vingt ans que cela s'est passé, Bernard vit heureux dans son foyer. Il ne regrette rien du passé, mais aime à répéter que « Dieu écrit droit avec des lignes courbes ». Il est en paix, ayant compris que Jésus-Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, et que la Vierge Marie intercède pour nous de toute sa maternelle sollicitude.

F. C.